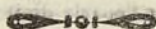


LES

MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — L'AMOUREUX DE MARIANNE, par J. VILBORT (4^{re} partie). — PETIT COURRIER. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

Paris a repris sa physionomie la plus animée, et la douceur exceptionnelle de la température la rend cette année plus séduisante que jamais. Le luxe à l'ordre du jour ne se déploie pas seulement dans les salons, entre les tapis moelleux et les lustres étincelants, il se montre au grand jour et reçoit un nouvel éclat des quelques rayons de soleil dont l'arrière-saison jouit encore. Une animation extraordinaire se manifeste dans toutes les branches de l'industrie : l'approche des étrennes et le retour de la campagne l'expliquent surabondamment. Il y a des maisons pour lesquelles ce retour de la campagne a les proportions d'un événement : ce sont celles dont la clientèle s'absente longtemps chaque année pour aller respirer l'air des eaux ou goûter le calme de la vie de château. La maison Minette est une sorte de type de ces célèbres maisons. La maison Minette date de loin, et ira loin ; c'est une sorte de dynastie industrielle où se perpétuent les plus saines traditions du bon goût et des modes riches et simples chères à l'aristocratie. Depuis quelques jours elle enfante des merveilles : ses salons sont remplis de manteaux, de traînes de cour, de dentelles, de robes de toutes formes, de lingerie délicieuses, de chapeaux et de bonnets charmants. En descendant de sa berline de voyage, une femme peut, en une heure passée chez madame Minette, acquérir tous les éléments si variés d'une toilette irréprochable. Madame Minette a le cachet supérieur de la bonne compagnie : la simplicité. On voit chez elle des robes de cinq ou six cents francs qui, au premier abord, ne diffèrent pas beaucoup de celles

qu'elle peut livrer à cent cinquante francs ; mais c'est dans les détails que se cache le luxe, et qu'il se révèle aux observateurs. Telle est la robe qu'elle vient d'achever pour madame la duchesse de D.... Cette robe est en moire antique noire ; une quille de velours noir assez étroite, terminée par deux pointes, orne les deux côtés de la jupe ; cette quille est bordée d'une guirlande de soie noire et de jais brodée au plumetis avec la plus délicate perfection ; le milieu est couvert par un semis de petites perles de jais ; le corsage montant a deux plastrons, un devant, l'autre derrière, en velours, et brodé comme les quilles ; des pattes pareilles passent sur l'épaule, et rejoignent entre eux les plastrons ; le corsage, à pointe, a une sorte de rebord formé par des pattes pareilles, et les manches, très-larges, portent cinq pattes ouvertes, posées en travers dans leur longueur. Cette robe est une des plus belles qu'on puisse porter à la ville ; elle est de mise partout, dans un palais et dans la rue. La duchesse de D... doit porter avec cette robe un talma-châle en velours noir qui est brodé de quilles partant de l'épaule avec une richesse du meilleur goût ; un capuchon très-élégant, dont le rebord est brodé de même, dont les glands énormes portent des jais délicatement taillés, complète ce beau vêtement, qui, avec la robe de moire antique, forme un ensemble des plus distingués ; une femme ainsi vêtue ne peut appartenir qu'au grand monde ; les femmes comme il faut seules apprécient et pratiquent le luxe discret ; il ne plaît pas aux autres, et heureusement cela se voit vite.

Mademoiselle Ida Boullée, l'habile professeur de piano, a donné dimanche dernier, à l'hôtel Wagram, un fort beau concert, auquel elle avait convié les familles de ses jeunes élèves. La réunion était assez brillante pour qu'on y pût glaner de bonnes observations. La toilette de lady Ser... a été particulièrement remarquée : elle portait une robe de taffetas vert myrte à trois jupes, les deux premières étaient couvertes de quilles circulaires, formées alternativement de chevrons de peluche verte et de ruches touffues taillées dans l'étoffe de la robe ; la troisième jupe portait seulement deux quilles faites avec une grosse ganse de soie, disposée en arabesques du plus joli dessin ; le corsage avait un plastron semblable ; les manches formaient

trois gros plis près de l'épaule, s'élargissaient ensuite en un large bouffant, et étaient fermées complètement par un haut poignet pointu sur le bras, autour duquel la ganse hussarde décrivait de gracieux méandres; lady Ser... portait avec cette robe un très-petit mantelet de velours brodé d'un petit semis de jais très-léger, et garni de deux rangs d'une magnifique dentelle de Chantilly, et un chapeau de satin blanc dont le bord et le fond étaient en velours mauve, et sur lequel était posée, comme une sorte de fanchon exquise de légèreté, une magnifique plume-saule. La robe et le mantelet sortaient de chez madame Minette; quant au chapeau, il avait ce cachet particulier de grâce et de jeunesse qui caractérise les modes des dames Noël; trois ou quatre autres chapeaux disséminés dans le salon de mademoiselle Ida Boullée se faisaient reconnaître pour avoir la même origine; l'un était en velours noir, avec une sorte de demi-capuchon piqué en satin bouton d'or, et un bouquet de plumes noires, des narcisses jaunes à cœur noir mélangées à des grappes de cassis, se jouaient dans les blondes du dessous; des brides noires et bouton d'or le complétaient; il était d'un effet original et distingué à la fois, et allait admirablement à la belle personne brune de teint et de cheveux qui le portait; un en velours noir également avait pour tout ornement une sorte de draperie en velours groseille retenue sur un côté par une agrafe, et terminée par des pans larges bordés d'une haute dentelle noire; des oreilles d'ours groseille à cœur de jais l'ornaient en dessous; un troisième était en tulle blanc recouvert de dentelles noires, rehaussées de distance en distance par une traverse de velours plain vert Azof, le fond était en velours froncé, et le bavolet recouvert d'une dentelle noire mélangée de biais de velours, une sorte de couronne en feuilles exotiques de plusieurs verts l'ornaient en dessous, ainsi que de doubles brides, les unes en taffetas blanc, les autres en velours vert demi-large. La nouveauté d'aspect et la fantaisie de ce chapeau ne peuvent se décrire: il a été l'objet de l'attention de bon nombre de belles dames auxquelles il a donné des distractions. Les dames Noël possèdent à un degré éminent la faculté de la variété, tout en restant toujours d'un goût irréprochable, et leurs modes ont cette qualité particulière d'être toujours plus jolies portées que vues chez elles; cela tient à l'harmonie qui résulte toujours de l'ensemble d'un de leurs chapeaux avec le visage pour lequel il est fait; cette remarque nous a été inspirée en constatant l'autre jour le succès obtenu par quelques-uns de leurs chapeaux au milieu de femmes qui en portaient d'aussi riches, mais non d'aussi seyants.

Ce talent de composer la toilette pour celui qui doit la porter est aussi la supériorité de madame Pauline Royer, qui a su se faire en habillant les enfants une réputation très-exceptionnelle. A l'approche du jour de l'an elle vient de créer les plus délicieux costumes que puisse rêver une mère ambitieuse; les grand'mères, les tantes et les parrains, ne pourront à coup sûr pas

lui résister, ils se laisseront tenter par quelques-uns de ces jolis burnous en drap fourrure si chauds et si élégants dont le tissu rappelle les plus moelleuses productions du Nord, et les nuances éclatantes, les plus brillants tissus de l'Orient, par ces jolis pardessus en drap de deux nuances bordés de ganses cerise ou bleues, par ces blouses-matelots ou ces robes-marquises, toutes choses plus séduisantes les unes que les autres, et qui donnent envie de se marier rien qu'en les regardant.

Madame Royer a fait pour deux jolis enfants du faubourg Saint-Germain des petits costumes qui sont destinés à être bien des fois reproduits; celui du plus petit garçon se compose d'une jupe de popeline gros bleu très-ample bordée d'une ganse de velours de la grosseur du petit doigt, et d'une veste Louis XIII large, ouverte devant, et laissant apercevoir le linge bouffant de la petite chemise; trois aiguillettes de velours bleu à ferrets d'argent partent de l'épaule gauche et viennent se rattacher sur l'épaule droite en flottant sur la poitrine; le second costume, celui du frère aîné, est semblable en popeline grise; c'est d'une nouveauté délicate et d'une distinction qui manque parfois aux costumes bariolés. Jamais le goût si sûr de madame Pauline Royer n'a été mieux inspiré que cette année, et elle a vingt modèles de costumes en ce moment qui méritent le même éloge.

Depuis nos dernières indications, le jupon Huteau a remporté de véritables triomphes, il vient d'être adopté par les plus grandes dames pour les toilettes des prochaines réceptions des Tuileries; une fois accepté, il est bien sûr qu'elles ne le quitteront plus, car on reconnaît à l'usage combien sa supériorité est grande sur toutes les espèces de cages essayées jusqu'à ce jour. Le jupon Huteau, grâce à ses ressorts inoxydables et seulement cylindriques, ce qui est le secret de sa grâce, a une légèreté qui lui a assuré son succès; il ne gêne pas, il ne se devine pas sous la robe, lors même que l'on s'assoit; il fait simplement bouffer les larges jupes qu'il soutient sans les exagérer; en outre, il est le meilleur marché de tous les jupons. Il n'y a rien à ajouter à ces éloges que le chiffre de fabrication de M. Huteau, qui en a vendu plus de mille le mois dernier; il est vrai que maintenant sa clientèle s'étend à toute l'Europe élégante.

ÉLIANE DE MARSY.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de modes sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du dessin.

Première toilette. — Robe de taffetas rose de Bengale à deux jupes coupées par une quille, une haute dentelle sur la première; sur la seconde, une dentelle moins haute posée en larges festons, une série de croissillons de velours formant la tête; puis des nœuds plats

formés en velours noir et garnis d'une petite dentelle, cousus détachés sur le taffetas; le corsage, montant, à basque, orné comme la seconde jupe, et des brandebourgs de velours noir et de dentelle; manches larges, couvertes de deux rangs de dentelle et de nœuds plats comme la jupe. La quille ornée comme la seconde jupe bordée de croisillons de velours, et portant des pompons de dentelle noire dans l'intervalle des nœuds plats. Coiffure d'azalées roses et blancs, avec barbes de dentelle noire. Col de dentelle de Bruxelles; manches pareilles. Souliers de satin noir. Gants de chevreau.

Seconde toilette. — Robe de moire antique noire à quilles de ganse noire formant treillis; aiguillettes de jais de distance en distance; corsage à basque demilongue, garni du même treillis. Chapeau de velours épinglé marron, avec touffe de plumes marron panachée de blanc et dentelle marron; dessous orné de chrysanthèmes violettes; brides blanches. Col et manches d'application. Bottines de satin noir. Gants de chevreau.

L'AMOUREUX DE MARIANNE.

NOUVELLE FLAMANDE.

Il y a quelques années, au temps de la coupe des foins, quand l'air est plein de bonnes odeurs, je cheminais d'un pied allègre au milieu des belles campagnes de la Flandre. C'est une manière de voyager où je trouve un grand charme. Jamais je ne me sens aussi bien qu'alors en possession de moi-même, et je ne jouis mieux de mon état d'homme libre. C'est avec la joie d'un écolier qui s'échappe de son banc à l'époque des vacances, que je franchis l'enceinte de la ville où mon étoile m'a fixé, et que je laisse derrière moi le souci de mes affaires, les ennuis et les plaisirs que m'impose la société de mes concitoyens, et surtout cette amitié de l'épiderme que certains d'entre eux me témoignent, et à laquelle, pour être un homme bien élevé, je suis obligé de répondre. Une fois sorti de ma prison, j'entre dans le premier chemin qui se présente à moi; je le quitte pour en prendre un autre. Tantôt je longe la grande route, tantôt je m'aventure dans un chemin de traverse; souvent même je m'égare en pleine terre labourée. Je marche droit devant moi ou bien en zigzag, sans savoir où je m'arrêterai, sans m'inquiéter de mon dîner ni de mon lit. L'image de ce que je laisse à la ville s'efface peu à peu de ma pensée, et bientôt je suis uniquement occupé des tableaux merveilleux que la nature déroule sous mes regards. Je n'ai pas assez de mes yeux pour en admirer la ma-

gnificence! Ces moissons aux reflets dorés qui ondulent avec une grâce voluptueuse sous les ardentes caresses du soleil; ces trèfles, ces tentes de velours vert brodé d'arabesques multicolores, sous lesquelles vit un monde mystérieux qu'agite toutes les passions humaines, et d'où s'élèvent, mêlés à de doux arômes, des cris de guerre et des chants d'amour; cet homme, qui, assisté de ses deux bœufs, laboure son champ depuis l'aube, comme le dit la terre fraîche des nombreux sillons que sa charrue a creusés, et qui me salue d'un air grave, lorsque je passe auprès de lui; ces horizons lointains, cet azur sans limites, ce soleil radieux, ces chants, ces cris, ces mille bruits confus qui traversent l'air, et se confondent pour former la grande voix de la nature; ce calme majestueux au milieu de l'activité universelle, toutes ces belles choses éveillent en moi un pieux enthousiasme. Je rends grâce à Dieu d'être homme pour les comprendre et pour en jouir. Je m'étonne qu'à la ville j'aie pu m'intéresser si vivement à mille objets qui me paraissent en ce moment si futiles. Je m'indigne contre moi-même à la pensée que la coquetterie de madame C... m'a fait souffrir cruellement, et que j'ai renvoyé avec dureté mon bottier, parce qu'il m'apportait des chaussures trop larges. Je me promets bien de ne plus m'attacher à de pareilles bagatelles; mais... je m'éloigne de mon sujet: j'y reviens.

Je cheminais donc au milieu des belles campagnes de la Flandre, sans autre but que celui de vagabonder, les mains dans les poches ou croisées derrière le dos. Je m'extasiais depuis plusieurs heures devant les moissons luxuriantes de ce sol primitivement aride, mais que le labeur obstiné de cent générations a enrichi d'une incroyable fécondité. En débouchant d'un sentier sur la grande route de Bruxelles à Gand, je vis luire le coq doré d'un clocher à quelques centaines de pas devant moi. La faim qui mordait mon estomac à belles dents commençait à gâter mon plaisir. Je me réjouis en pensant que je n'étais pas loin d'une auberge. En cet endroit la route formait un coude; je le dépassai et je vis devant moi le village d'Oordegem.

Comme j'allais atteindre les premières maisons de ce village, je poussai un « ah! » involontaire, en voyant tout à coup un homme sortir d'un des fossés latéraux de la route, et s'élancer vers moi. Il avait les yeux bleus et profondément enfoncés dans leurs orbites, les cheveux blonds, les traits réguliers, la taille élevée et svelte des hommes de la Flandre, qui sont de race germanique. Quant à son âge, il eût été difficile de le deviner: son visage avait les signes de la jeunesse; la peau en était égale et sans rides; mais, en même temps, j'aperçus de nombreux fils d'argent parmi ses cheveux blonds. Une pâleur livide était répandue sur ses traits. Sa maigreur était effrayante; c'est au point que, lorsqu'il se dressa subitement devant moi, je crus voir m'apparaître la mort travestie en paysan flamand. La vie chez lui était toute en ses yeux, qui avaient un éclat intense. En m'abordant il m'interrogea

d'un regard perçant; il y avait une douleur incurable dans ce regard, qui me pénétra jusqu'au fond de l'âme.

— L'avez-vous vue? me dit-il d'une voix brève en secouant d'une main fébrile un bouton de mon habit.

— Qui, mon ami? lui demandai-je.

— Marianne.

— Quelle Marianne?

— Mais Marianne... une fille aussi belle que ça, ajouta-t-il en levant un doigt vers un ciel d'azur sans nuages où le soleil étincelait. — Vous ne l'avez pas vue! dit-il encore. Et il fit un geste si désespéré que j'eus froid dans le cœur.

Il redescendit ou plutôt il se laissa retomber dans le fossé, où il resta étendu sur le dos, les yeux fixes et grands ouverts, immobile comme une pierre. Je lui adressai plusieurs fois la parole, mais en vain; je n'obtins aucune réponse. Ému de pitié pour ce malheureux, je me dirigeai vers le village. J'entrai dans la première maison à ma droite; c'était une auberge. Elle n'avait point d'enseigne, mais on lisait sur la façade, nouvellement blanchie à la chaux, ces mots tracés en grandes lettres noires : *In sint Josephus* (A saint Joseph). La maîtresse du logis, la *baesin*, vint à moi, et me demanda avec un sourire affable :

— Que faut-il que je serve à monsieur?

— Donnez-moi un verre d'*uitzet* (bière de Gand), lui répondis-je d'un ton bref en m'asseyant auprès d'une table.

Le malheur de ce pauvre homme, couché dans son fossé, avait produit sur moi une impression si profonde que j'avais oublié ma faim dans ce moment-là, et qu'en retour du bon accueil que je recevais de la *baesin*, je lui fis l'injure de ne pas même honorer d'un regard sa plantureuse beauté, qui méritait toute mon admiration. Jeune et robuste, grande et svelte comme Diane, blanche, rose et blonde comme Ève, avec ses grands yeux de saphir, sa bouche mignonne, ornée de perles blanches et de deux petites lèvres rouges pleines de douces promesses, elle était la réalisation parfaite de cet admirable type de femme qu'a illustré le pinceau de Rubens. Elle portait l'antique bonnet flamand en dentelle, plat sur le sommet de la tête, et qui retombe sur les épaules en deux larges ailes échancrées en croissant, et que des milliers d'épingles émaillent de points brillants. Cette coiffure, qui encadre merveilleusement bien les traits ovales et réguliers de la Flamande, mêle je ne sais quoi de vif, de gai, de malicieux à leur expression naïve, mais un peu froide. Paysanne ou reine, la femme fut toujours et partout un grand artiste qui supplée par son génie à ce qui manque à sa beauté.

Tandis que la *baesin* descendait à la cave, un verre vide à la main, je jetai un regard autour de moi. Les tables et les chaises de bois, peintes en rouge, le comptoir, sur le devant duquel un artiste avait peint l'image du vénérable patron de l'auberge, la tête ceinte d'un cercle lumineux, et sciant une grosse poutre couchée

sur un établi de charpentier, les assiettes en étain, qui ornaient le manteau de la cheminée, les litres du même métal, qui pendaient accrochés à la muraille, le carreau en briquettes rouges, où la *baesin* avait formé de curieux dessins avec du sable, tout cela était éblouissant de propreté. Selon une expression flamande, on eût là mangé par terre.

La *baesin* m'apporta bientôt un verre plein d'une bière brune, couronnée de mousse, et fort appétissante. La belle jeune femme ne souriait plus; c'était ma faute. Selon la coutume, avant de boire, je lui présentai mon verre. Elle y mouilla à peine ses lèvres; je l'avais bien mérité. Je bus alors une gorgée qui tomba au fond d'une caverne profonde : mon estomac était entièrement vide.

— *Baesin*, dis-je, je vous ai donné tout à l'heure une pauvre idée de ma politesse.

Elle se reprit à sourire, et dit :

— Eh bien, oui, monsieur, je vous ai trouvé un peu fier.

— J'en suis d'autant plus fâché que vous êtes la plus belle femme que j'aie rencontrée en Flandre.

Elle rougit légèrement.

— On voit bien que monsieur est de la ville, et qu'il a l'habitude de faire la cour aux dames.

Voulez-vous plaire aux femmes, vantez modérément leur vertu; flattez, flattez leur beauté. La paix entre la *baesin* et moi était faite.

— *Baesin*, je meurs de faim.

— Il fallait le dire tout de suite.

— Qu'allez-vous me faire servir?

— Ah! Seigneur Dieu (*God en Heere*)! pas grand' chose : nous n'avons que du jambon et des œufs, car c'est aujourd'hui jeudi, et le boucher ne tuera que demain pour dimanche. Si vous le voulez, je vais faire couper le cou à un poulet... mais la chair sera trop fraîche pour être bonne à manger. Vous aurez de la *ryspap*!... Oh! je la fais si bien... vous verrez... j'y mettrai des macarons.

La *ryspap* est un vieux mets flamand, composé de lait, de riz, de safran et de sucre, qui figure sur toutes les tables à l'époque de la kermesse. Je suis peu friand de *ryspap*.

— Non, merci, *baesin*, dis-je, je me contenterai d'une omelette au jambon.

La *baesin* sortit pour aller donner des ordres à la cuisine. Après être restée dehors un peu de temps, elle rentra dans la salle, tenant à la main une bouteille d'un aspect tout à fait réjouissant.

— Tenez, monsieur, voici du vin qui est plus âgé que moi. Mon mari le ménage pour les grandes occasions. Je ne veux pas que vous emportiez une pauvre idée du *Saint Joseph*.

Elle accompagna ces mots, une pauvre idée, d'un malicieux sourire à travers lequel j'entrevis la pointe d'une des épingles de son bonnet.

— Mais votre mari ne sera pas content qu'un étranger boive son vieux vin ?

— Le *baes* (le maître) est amoureux de moi. C'est moi qui suis ici la maîtresse.

— Je le crois bien ! m'écriai-je en lui lançant un regard où éclatait, cette fois, une vive admiration pour ses charmes.

Le vif incarnat de ses lèvres se répandit sur tout son visage. Elle étala devant moi, avec des gestes pleins de grâce, une nappe en fine toile de Flandre, richement damassée, et qui avait une odeur fraîche ; des verres en cristal taillé, de la vaisselle blanche à ramage bleu foncé, et de l'argenterie lourde et bien ouvree, qui n'eût point déparé la table d'un prince. Puis elle apporta un pain de douze livres et une omelette fumante, qui avait absorbé pour le moins trois livres de jambon et deux douzaines d'œufs. Tandis que j'attaquais d'un vaillant appétit ce mets gargantuaesque, la belle jeune femme déboucha la vénérable bouteille, et remplit mon verre d'un vin pelure d'oignon. Je le lui présentai, et, cette fois, elle le vida à moitié.

— *Baesin*, si j'ai mal répondu à votre accueil, je vous en dois la raison. J'avais rencontré près d'ici, couché dans un fossé, un homme qui m'a paru bien à plaindre.

— C'est l'amoureux de Marianne.

— L'amoureux de Marianne ?.... Dites-moi son histoire.

— Elle est bien triste, allez !

— Dites-la-moi tout de même.

— Eh bien, oui, mais quand vous aurez fini de manger : ça vous ôterait l'appétit.

Lorsque j'eus dévoré en deux fois le quart environ de la monstrueuse omelette, je laissai ma fourchette inactive.

— Déjà ! fit la *baesin* en riant ; le *baes* mange une omelette comme celle-là tous les dimanches à son déjeuner.

Elle m'apporta du café bouillant, et me versa de l'eau-de-vie qui était de la même année et de la même vigne que la bouteille pelure d'oignon, que j'avais vidée jusqu'à la dernière goutte.

— Je vous écoute, lui dis-je en allumant un cigare... avec sa permission.

— Eh bien, dit-elle, — et son attitude devint froide et triste, — le malheur de ce pauvre Hendrik date de l'année de la disette.

— C'est l'année 1846 que vous appelez ainsi ?

— Oui. Nos champs, où le blé croît comme de la mauvaise herbe, lorsque Dieu daigne jeter sur eux un regard de bonté, nos champs n'avaient donné cette année-là qu'une demi-moisson à peine. Le pain manquait, le travail aussi. Nos tisserands étaient obligés de vendre leur toile à vil prix, car l'argent était rare partout. Sur tous les points du pays on songeait bien plutôt à se procurer des aliments que de la toile nouvelle. D'ailleurs nos métiers à la main ne pouvaient plus lutter

avec ceux des fabriques, qui font autant de besogne en une heure que les nôtres en un jour. Autre calamité : les pommes de terre, qui sont à peu près la seule nourriture des ouvriers et des pauvres gens d'ici, s'étaient pourries dans les champs. On se tira d'affaire jusque vers la Noël. Celui qui avait du grain ou des pommes de terre en vendait ou en prêtait à son voisin. Heureusement nous avons du bien, nous, qui nous vient de mes parents à moi, et de ceux de mon mari. Quant à des bénéfices, vous comprenez de reste que nous n'en faisons plus depuis que le chemin de fer a remplacé les diligences. Autrefois il en passait tous les jours vingt-quatre à Oordégem, et toutes s'arrêtaient au Saint-Joseph... C'est pour l'honneur de notre auberge, où mon père s'est enrichi, que nous ne la fermons point. Toujours est-il que cet hiver-là nous avons dépensé trois fois notre revenu de l'année. C'était bien le moins que ceux qui avaient à manger vinsent en aide à ceux qui mouraient de faim. Mais on avait beau faire, puisqu'il n'y avait pas assez de nourriture pour tout le monde. Vers la Noël, le vent du nord commença à souffler, un vent aigu comme une aiguille, tranchant comme un rasoir. Puis, sur la terre durcie, s'éleva une épaisse couche de neige, un immense linceul dans lequel je crus, moi, que la mort allait nous ensevelir tous... oui, tous, monsieur, car les greniers et les caves se vidaient, et le moment était proche où, même avec de l'argent, il aurait été impossible de se procurer des aliments. Ce n'est pas encore tout : une horrible maladie que les médecins appellent le typhus, et que nous autres nous nommons ici la fièvre chaude, tomba au milieu de nous. Elle coucha dans leur fosse bon nombre de ceux qui avaient résisté à la double misère de la faim et du froid. — Ah ! monsieur, continua la *baesin* avec un accent de profonde amertume, dans cette contrée jadis si florissante, car c'étaient des hommes fiers, riches et heureux que nos grands-pères : les livres vous diront ça mieux que moi ; oh ! il se passa ici des choses qui vous feraient douter de la Providence... si ce n'était pas commettre un grand péché, ajouta-t-elle aussitôt en baissant les yeux d'un air contrit qui lui allait à merveille. Des familles entières, le père, la mère, l'aïeul et les petits, hâves, décharnés, semblables à des morts échappés du cimetière, fuyaient la maison, la table sans pain, le foyer sans feu, et couraient sur la grand'route, pèle-mêle de village en village, de ferme en ferme, comme des bandes de loups affamés. C'est horrible à dire, monsieur, mais c'est vrai : des hommes, des femmes, des enfants pas plus hauts que ça, des vieilles gens qui avaient peiné durant toute leur vie moururent par centaines de faim, de froid, de misère !

Les yeux de la belle jeune femme se remplirent de larmes. Elle laissa pencher son front sur sa poitrine, et demeura accablée sous le poids de ces poignants souvenirs. Vivement ému moi-même par la douleur vraie de cette âme douce et sensible, je pris, d'un mouve-

ment involontaire, une des mains de la *baesin* dans les miennes, et la pressai légèrement. La *baesin* releva vivement la tête; mais, rassurée sans doute par l'expression de mon regard, elle dégagea sa main sans colère, et reprit :

— A quelques pas d'ici, au bord d'un chemin creux, il y a deux maisons, ou, pour mieux dire, deux cabanes. C'est bâti avec quelques perches et de la terre glaise. Chacune de ces habitations ne se compose que d'une seule chambre et d'un petit grenier, où l'on monte au moyen d'une échelle. A cette époque-là, deux familles de tisserands occupaient ces maisonnettes. C'étaient de fort braves gens, qui avaient possédé quelque bien autrefois, mais que le tissage à la vapeur avait réduits avec beaucoup d'autres à une profonde misère. Ces belles inventions, monsieur, ont enrichi les gros bonnets, mais elles ont ruiné bien du pauvre monde. Ces cabanes avaient été construites sur un terrain vague, prêté par la commune pour cet usage, l'une, par les parents de Hendrik, le fou que vous avez rencontré tout à l'heure; l'autre, par ceux de Marianne, qui est morte.

— Elle est morte?

— Oui. C'est à elle que vous auriez pu dire sans flatterie : — Vous êtes la plus belle fille de la Flandre! Elle était grande et robuste comme moi. Elle avait des cheveux d'or qui lui tombaient jusqu'aux genoux, et si épais qu'elle en était toute voilée. Elle était faite comme une reine; ma peau eût paru noire à côté de la sienne. Elle avait des yeux si beaux, si doux et si tristes, qu'on ne pouvait les regarder sans en être ému : quelque chose vous disait que le bon Dieu les avait voués aux larmes. Pauvre chère âme! Ses cheveux d'or si longs et si épais, quand elle fut morte, ils ont été vendus à un coiffeur de Gand, et l'argent a servi à nourrir ses petits frères. En 1846, Hendrik avait vingt ans, et Marianne dix-huit. Le père et la mère de Marianne étaient morts de langueur à quelques mois d'intervalle, deux ans auparavant, en lui laissant sur les bras deux garçons, dont l'un âgé de neuf et l'autre de sept ans, mais tellement chétifs l'un et l'autre, qu'on leur eût à peine donné la moitié de leur âge. Quant aux parents de Hendrik, ils avaient été parmi les premières victimes de la fièvre chaude; mais il avait, lui, à sa charge, son grand-père maternel, puis deux petites sœurs et un petit frère, qui étaient tous les trois fort jeunes. Hendrik et Marianne s'aimaient d'amour depuis longtemps. Ils avaient joué, ils avaient grandi ensemble. C'était un joli couple, car si Hendrik était bien moins robuste que Marianne, il ne lui cédait en rien quant à la beauté. Pauvre garçon! il n'est plus reconnaissable! Ces enfants s'aimaient donc beaucoup; mais le moment n'était guère propice pour songer au mariage. Il ne fallait songer qu'à une seule chose : à procurer du pain à ce vieillard et à ces orphelins. Et ce devoir, ils s'en acquittaient courageusement, sans se plaindre à personne, Hendrik tissant, Marianne filant, sans trêve ni repos,

jour et nuit. La force nécessaire pour ce labeur obstiné, ils la puisaient dans leur mutuel amour. Il paraît que l'amour rend capable de bien belles choses... vous allez voir.

— A vous entendre, *baesin*, fis-je, on dirait que vous ne connaissez point l'amour.

— Mais si, mais si, dit-elle en baissant les yeux et en poussant un soupir : le *baes* est un si brave homme!

Je rapprochai un peu ma chaise de la sienne.

« Un jour, le lin manqua à Marianne, le fil à Hendrik, le pain à tous. Il allait falloir mendier... Mendier! jamais on n'avait fait cela dans aucune des deux familles. Ce n'est pas tout : Hendrik, beaucoup moins vigoureux que Marianne, comme je l'ai déjà dit, Hendrik était épuisé de forces. Je me souviens qu'il était devenu alors presque aussi pâle et aussi maigre que vous l'avez vu aujourd'hui. Marianne, au contraire, malgré les mêmes veilles et les mêmes privations, était fraîche et charmante comme un joli printemps. Elle prit une brave résolution... C'est elle-même qui m'a raconté ce que je vais vous dire à présent.

— Hendrik, dit-elle à son ami, je vais aller servir à Bruxelles. Thérèse du cordonnier a pris ce parti-là, et s'en est bien trouvée.

— Marianne! nous quitter?

— Il me faudra pour cela bien du courage; mais, du moins, le grand-père, les petits et vous aussi, mon ami, vous aurez du pain à manger. Je vous enverrai mes gages. Il paraît qu'on peut gagner là-bas jusqu'à quinze francs par mois.

— Oh! non, Marianne; reste ici, toi! S'il allait t'arriver malheur!... C'est moi qui partirai : j'irai m'offrir pour remplaçant dans un bureau de milice... je t'enverrai l'argent.

— Tu es affaibli, toi, Hendrik... Et puis, réfléchis donc à ce que tu me proposes : t'engager comme soldat... pour huit ans!... Moi, je pourrai revenir ici dès qu'il y aura du pain et des pommes de terre, dès qu'il y aura du fil et du lin, et alors...

— Alors, nous nous marierons ensemble! Oui, va, Marianne, tu as raison; je me résigne.

— Nous allons aller chez M. le curé pour nous engager l'un à l'autre.

— Oh! chère, je voulais te le proposer.

» Ils allèrent donc chez M. le curé, qui les fiança. Le lendemain, au petit jour, Marianne partit pour Bruxelles en suivant la grande route par laquelle vous êtes venu ici. Elle avait huit lieues à faire, et n'emportait pour toutes provisions de voyage qu'une mince tranche de pain noir et deux navets crus. Hendrik accompagna son amie jusqu'à une demi-heure du village. Ils avaient pleuré ensemble une grande partie de la nuit. Tantôt marchant, tantôt courant, Marianne arriva le soir à Bruxelles. Elle avait rencontré sur la route plusieurs de ces bandes d'affamés dont je vous parlais tout à l'heure. La misère de ces malheureux lui avait déchiré le cœur en replaçant devant ses yeux le



LES MODES PARISIENNES.

*Robes de la M^{me} Sauvex. Chapeau et Coiffure des dames Noël. Lingerie de M^{me} Payan.
Corsets de M^{me} Bosselin. Jupons à ressorts de Buteau. Gants et Parfums de Faucher Laboullie.*

Ayuntamiento de Madrid

grand dénûment de sa double famille. Son courage en avait été plus d'une fois ébranlé, mais alors elle avait invoqué avec ferveur notre doux Seigneur Jésus, la Vierge Marie, et principalement saint Henri, envers qui elle avait une dévotion très-grande. Et son courage lui était revenu. Mais, monsieur, ce que je vous raconte là ne doit guère vous divertir.

— Continuez, *baesin*, je vous en prie; je m'intéresse singulièrement à votre récit.

Et ce disant, pour la mieux écouter, je me rapprochai encore un peu de la belle conteuse.

— Trois heures durant, Marianne erra dans les rues de Bruxelles, allant de maison en maison offrir ses services. Toutes les portes restèrent fermées pour elle.

» Vers dix heures du soir, elle se trouva, à bout de force et de courage, dans la rue Royale. La faim lui mordait les entrailles. Le froid était ex essif, et elle était à peine vêtue, ayant laissé aux petits le plus possible de ses vêtements. Cette fois, le désespoir parla plus haut dans son âme que la prière. Elle se coucha sur la neige contre une maison. Par la pensée, elle réunit sur son cœur, dans une ardente étreinte, Hendrik, le grand-père et les petits, qui maintenant étaient si loin d'elle, puis elle ferma les yeux, persuadée qu'elle allait mourir.

— *Allo do, Mike!* (Allons donc, Mimi!) fit une voix; et, au même instant, on secoua rudement le bras de Marianne.

— *Goddomme!* (mordieu!) vous n'êtes pas ici dans votre lit, reprit la voix, qui était celle d'un sergent de ville.

» Marianne, que le froid avait saisie, fit un mouvement.

— Qu'est-ce que vous faites là? demanda l'homme de la police.

— Je meurs! répondit simplement Marianne.

» En ce moment, survint un monsieur qui avait la tête enfoncée dans une casquette de loutre, et le corps enveloppé dans une houppelande doublée en peau de renard; d'épaisses lisières mettaient à l'abri de la neige ses pieds et le bas de ses jambes. C'était M. Van Duyne, le propriétaire de la maison contre laquelle Marianne était couchée. Il revenait de son estaminet des *Deux-Perdrix*, où il avait été faire sa partie de *smauzias* et boire ses trois verres de *lambic* (bière bruxelloise), selon son habitude journalière. M. Van Duyne était un vieux garçon d'une soixantaine d'années qui avait fait fortune en vendant des épices. Il habitait sa belle maison de la rue Royale avec une ancienne fille de boutique à lui, qui s'appelait mademoiselle Sophie, et dont il avait fait sa *gouvernante*. Mademoiselle Sophie n'était point du tout jolie: elle était longue et maigre comme une perche de haricot, et, avec cela, elle était rougeaude; mais elle avait un bon cœur.

— Eh bien, demanda M. Van Duyne au sergent de ville, qu'est-ce qu'il y a donc là?

— C'est une pauvre flamande que le froid a saisie.

— La malheureuse! s'écria M. Van Duyne qui avait aussi un bon cœur.

» Et il s'empressa d'ouvrir la porte de sa maison, et d'appeler: Sophie! Sophie!

» La *gouvernante* accourut avec de la lumière.

— Ah! Seigneur Dieu! s'écria-t-elle en apercevant Marianne, blémie par le froid, et tellement engourdie qu'elle ne savait plus se remettre sur ses jambes.

» M. Van Duyne et le sergent de ville transportèrent Marianne dans une chambre où il y avait un bon feu qui lui délia les membres. Un lait de poule, que mademoiselle Sophie lui fit prendre tout de suite, acheva de la ranimer. En regardant autour d'elle, Marianne pensa qu'elle était chez un prince: elle n'avait jamais vu de si beaux meubles.

— A présent, Mike, que vous voilà bien, dit l'homme de la police, je vais vous conduire à la Permanence, et demain on verra s'il y a encore une place pour vous à la Cambre.

» Je dois vous dire, monsieur, que la Cambre est un endroit près de Bruxelles où l'on enferme les mendiants et les vagabonds.

» Marianne se prit à sangloter; M. Van Duyne la calma avec bonté, et mademoiselle Sophie lui dit des paroles encourageantes. Tout en sanglotant, Marianne leur fit connaître alors pourquoi elle avait quitté son village le matin, pourquoi elle était venue à Bruxelles. Ils en furent émus jusqu'aux larmes, et le sergent de ville aussi, qui répéta néanmoins que son devoir lui ordonnait de conduire Marianne à la Permanence. M. Van Duyne et mademoiselle Sophie échangèrent quelques mots à voix basse; puis, sur un geste approbatif de la *gouvernante*, le vieux garçon dit à l'homme de la police:

— Laissez-nous cette fille, nous la prenons à notre service. Mademoiselle Sophie a donné congé aujourd'hui à la cuisinière, Marianne la remplacera.

— *Ça c'est bien ça*, monsieur Van Duyne! vous m'ôtez un poids de dessus l'estomac.

» Le sergent de ville s'en alla. Quant à Marianne, elle s'était jetée aux pieds de M. Van Duyne et de mademoiselle Sophie. Elle couvrait leurs mains de baisers, et les mouillait de larmes; mais, cette fois, elle pleurait de joie. Marianne eut vingt francs de gages par mois... — c'est ce qu'ont les meilleures cuisinières, — et, dès le lendemain matin, mademoiselle Sophie lui donna les premiers vingt francs, avec de vieilles nippes à elle et une vieille défroque de son...

— Amoureux! fis-je, venant en aide à ma conteuse pudibonde.

— Fi! dit-elle en riant, il ne faut médire de personne.

J. VILBORT.

(La suite au numéro prochain.)

PETIT COURRIER.

* Hier, à trois heures environ, je suis entré chez Guerre, le pâtissier à la mode, qui fait le coin de la rue de Rivoli et de la rue Castiglione. Le magasin était tout rempli d'une foule élégante, mais il s'y passait des phénomènes singuliers : des craquements assez vifs se faisaient entendre dans les meubles ; les assiettes de gâteaux frémissaient sur les tablettes de marbre, comme frémissent les cristaux et les porcelaines lorsqu'une lourde charrette passe dans la rue. Ces phénomènes, du reste, se faisaient peu entendre, à moins que l'on n'y fit grande attention.

Mais il en est un autre que toutes les dames éprouvaient sans pouvoir s'en rendre compte. Elles avaient très-froid. Celles qui dans la rue trouvaient la température très-douce, étaient obligées de s'approcher du feu et croisaient leurs manteaux sur leur poitrine.

Une dame me faisait remarquer cet étrange phénomène.

— Cela ne doit pas vous surprendre, lui dis-je, voyez !

Et je lui montrai un jeune homme mince, au teint blanc des Écossais, et dont la chevelure et les moustaches ont la couleur ardente des Highlanders.

— Que voulez-vous dire ? me demanda la dame.

Au même moment, le jeune homme s'approcha de ce petit meuble en cuivre brillant, fermé par deux portes en glaces, où les pâtisseries tiennent chauds leurs petits pâtés.

Le jeune homme était encore à trois pas de ce petit meuble, lorsque, au grand ébahissement de la demoiselle de magasin, les portes de glace s'ouvrirent violemment, et deux petits pâtés aux huîtres sautèrent d'eux-mêmes dans l'assiette que le jeune homme tenait à la main.

— Que signifie ce miracle ? me demanda la dame stupéfaite. Quel est donc ce jeune homme ?

— C'est Home, lui dis-je.

* Les ventes ont recommencé à l'hôtel Drouot. Mercredi et jeudi sera exposée la jolie collection de M. de V.... Parmi les tableaux qui la composent, il faut citer la *Saulaie* et les *Chiens d'arrêt*, de Troyon ; la *Vedette*, de Bellangé ; — un Paysage, de Rousseau ; une Basse-cour, de Philippe Rousseau ; une *Femme turque*, par Diaz ; *Instants de loisir*, par Plassan ; l'*Attente*, de Chavet ; le *Lion*, par Eugène Delacroix ; trois paysages, de Corot ; une Marine, de Gudin ; des tableaux d'Alfred de Dreux, de Guillemin, de Camille Roqueplan, de Luminais, Durand-Brayer, Longuet, etc.

* Il y a quelques jours, nous faisons connaître les véritables noms de la plupart des acteurs de Paris qui ne sont guère connus que par leurs noms de théâtre.

Nous en avons nécessairement omis plusieurs. En voici deux que nous nous rappelons.

Philippe, qui a joué pendant vingt ans avec beaucoup de succès au Vaudeville, et qui a créé des rôles-types, tels que *M. Sans-Gêne*, Philippe s'appelait Roustan, comme le mameluk de l'empereur.

Philippe était d'ailleurs un véritable bohémien. Il avait épousé mademoiselle Volnais, l'*Andromaque* du Théâtre-Français. Au bout d'un an de mariage, mademoiselle Volnais était lasse de son mari. Il ne lui fut pas difficile de s'en débarrasser à l'amiable.

Tous les soirs Philippe venait chez sa femme avant l'heure du dîner. Il n'entrait pas dans le salon, il attendait dans l'antichambre. Sa femme lui faisait remettre 10 francs par un domestique, et Philippe s'en allait les manger et les boire au café du Cirque. Après dîner, il montait à cheval et s'enrôlait dans les hussards français du Cirque pour vingt-cinq sous par soirée ! Il exigeait trente sous pour figurer parmi les Prussiens.

Sous l'empire, le secrétaire de l'état-major de la place, M. Contat-Desfontaines, manifestait des dispositions remarquées pour la comédie. Il joua souvent des rôles difficiles sur des théâtres de société, toujours avec succès.

Ces succès de salon le décidèrent enfin à monter sur la scène devant le public : il ne tarda pas à débiter. Dans la pièce de début, le jeune comédien jouait un personnage nommé Dormeuil ; le nom lui plut, et il le prit pour lui. Ce Dormeuil est l'habile directeur du théâtre du Palais-Royal.

* La distribution solennelle des prix au Conservatoire de musique et de déclamation a eu lieu ces jours derniers, sous la présidence de M. Alfred Blanche, secrétaire général du ministère d'État.

On remarquait aux côtés du président M. Auber, directeur du Conservatoire ; MM. Camille Doucet, Empis, Édouard Monnaie, Panseron, Alard, Elwart, Provost, et tous les professeurs du Conservatoire, au nombre desquels était madame Farrenc.

La séance a été ouverte par un discours dans lequel M. Alfred Blanche a rappelé les longs et honorables services de M. Ponchard, qui vient de prendre sa retraite, et ceux de M. F. Bazin, dont les travaux viennent d'être récompensés par la croix de la Légion d'honneur. Après avoir ainsi rendu hommage aux anciens et aux nouveaux professeurs, M. Alfred Blanche a terminé par quelques paroles dans lesquelles il a rappelé les noms chers aux beaux-arts qui sont sortis du Conservatoire, et en encourageant les professeurs à persévérer avec dévouement dans les travaux qui leur ont valu déjà tant de succès dans toutes les branches de l'enseignement.

Après ce discours, il a été procédé à la distribution des prix, dont nous avons donné la liste à l'époque des concours.

La séance a été terminée par un concert dans lequel on a entendu la plupart des lauréats.

* * Le *Court Journal* donne les détails suivants sur le dîner qui a été offert aux ambassadeurs siamois par la reine, au château de Windsor :

« Phya-Muntri-Suri-Wangze, premier ambassadeur, étant de sang royal, a occupé à table la place d'honneur auprès de la reine. Son Excellence parle parfaitement anglais, et il est aisé de voir par sa conversation qu'elle comprend toutes les finesses de notre langue. La reine a causé avec l'ambassadeur, et quoique l'interprète désigné par le ministère des affaires étrangères fût présent pour expliquer les difficultés qui pourraient se présenter, il n'a presque pas été besoin de recourir à son ministère. L'ambassadeur a parfaitement soutenu la conversation.

» Dans presque toutes les conversations que des Européens ont eues avec les ambassadeurs siamois, on leur a toujours fait des questions sur le rang et les fonctions des deux rois de Siam. Les explications données par les ambassadeurs n'ont pas parfaitement éclairé la question. Les ambassadeurs siamois ont reçu quelques personnes à déjeuner à leur hôtel. Ils font les honneurs de ces repas avec beaucoup de bonhomie. On croit que l'usage du vin leur est défendu, cela peut être, mais ils s'arrangent de manière à n'en pas laisser manquer leurs hôtes. Les parents de sir John Bowring ont été traités avec une distinction marquée par ces intéressants étrangers. »

* * On écrit de Berlin :

« L'état de notre grand sculpteur Rauch inspire quelques inquiétudes. Cet artiste, dont la beauté physique égale les hautes facultés intellectuelles, était autrefois un simple laquais de la feue reine Louise, femme du roi Frédéric-Guillaume III, lorsqu'il débuta dans la carrière artistique. La reine remarqua que le beurre servi sur la table royale était modelé chaque jour dans des formes si gracieuses et si variées, qu'elle voulut savoir qui était l'auteur de ces petits chefs-d'œuvre. On lui nomma son laquais Rauch. La reine le prit sous sa protection; elle le fit admettre immédiatement aux cours de l'Académie de Berlin, et plus tard elle l'envoya à Rome pour achever ses études. Rauch devint l'un des plus grands sculpteurs de l'Europe. Il s'acquitta envers sa protectrice en exécutant sa statue en marbre, qui est reconnue comme le chef-d'œuvre de l'artiste. Cette statue admirable, qui montre la reine Louise, une des plus belles femmes de son temps, couchée sur son lit de mort, se trouve dans le mausolée élevé à la famille royale dans les jardins de Charlottenbourg.

* * L'hiver sévit en Amérique. Le Mississippi supérieur est couvert de glace et la navigation est close. Dans diverses parties du pays il est tombé beaucoup de neige. Les journaux de New-York sont remplis de détails effrayants sur des meurtres et des crimes. Des incendies terribles ont éclaté à Baltimore, Rochester, Mobile, Louisville et ailleurs.

* * On attend avec impatience le livre des frères Schlaginweit. Ces hardis voyageurs y racontent leurs excursions si riches en découvertes nouvelles dans l'intérieur de l'Afrique. Alexandre de Humboldt, qui se montre toujours prêt à encourager les jeunes savants; a pris cette publication sous sa protection, et prête aux frères Schlaginweit l'appui précieux de ses lumières et de son expérience.

* * On sait qu'il existe une fondation portant le nom de *Prix Singer*, et qui a pour but de faire don, tous les ans, d'une somme d'argent déterminée en faveur du matelot qui s'est signalé entre tous par son mérite et sa bonne conduite.

Un arrêté du ministre de la marine et des colonies, pris conformément à l'avis du conseil d'amirauté, décerne le prix Singer, pour l'année 1858, au nommé Pellé, matelot de 4^e classe, embarqué sur la frégate mixte la *Pomone*, de la station du Levant, qui s'est signalé, depuis dix-huit ans qu'il est au service, par une conduite exemplaire. Le ministre a déclaré par son arrêté que la décision qu'il vient de prendre serait mise à l'ordre du jour de la flotte.

* * La vente de la collection de tableaux flamands de M. le baron de Stienstra, amateur hollandais, a eu lieu le 4 de ce mois par M^e Charles Pillet, comme nous l'avions annoncé.

Une petite *marine*, par L. Backhuysen, a été vendue, avec les frais, 578 fr.; la *Mère de Gérard Dow*, par Gérard Dow, 540 fr.; des *Fleurs dans un vase*, par J. van Huysum, 693 fr.; un *Intérieur de ménage*, par Laquy, 467 fr.; le *Retour de la chasse*, par G. Mieris, signé, daté de 1694, 4,575 fr.; *portrait d'un officier hollandais*, par Michel van Musscher, 368 fr.; *portrait d'une femme âgée*, par Rembrandt, 656 fr.; un *paysage dans les environs de Harlem*, par J. Ruysdaël, 840 fr.; une *marine, gros temps*, par Schatel, 556 fr.; une *Famille hollandaise*, par J. Stein, 557 fr.

* * Le 22 novembre a eu lieu dans les salons de Véfour le banquet anniversaire en l'honneur de l'abbé de l'Épée. On célébrait en même temps l'anniversaire d'une Œuvre de secours pour les sourds-muets et les aveugles, fondée par M. le docteur Blanchet, qui poursuit avec tant de zèle et de dévouement la mission de l'abbé de l'Épée. Plusieurs toasts ont été portés aux deux bienfaiteurs de ces infortunés autrefois éloignés de la société. Le but de cette Œuvre est de rapprocher le plus possible les sourds-muets des parlants. Dans cette intention on a fondé dans presque tous les arrondissements de Paris de petites écoles gratuites adoptées et subventionnées par la ville de Paris. L'instruction que les sourds-muets et les aveugles reçoivent en commun avec les parlants, dont ils deviennent les compagnons d'étude et de jeu, ne peut avoir sur leur avenir que la plus heureuse influence.

* * La société philanthropique qui depuis soixante-dix-huit ans soigne les malades pauvres à domicile

fournit gratuitement les médicaments et les bains, donne dans ses dispensaires des consultations gratuites, délivre sur place aux indigents des portions d'aliments au prix de cinq centimes, a ouvert ses fourneaux le 15 décembre.

On souscrit dans ses bureaux, rue du Grand-Chantier, 42, au Marais.

* On vient de mettre en scène, à l'Opéra, le dernier acte de la *Magicienne*, qui sera prête, dit-on, avant deux mois. Les initiés disent des merveilles de la partition; ils s'accordent surtout à vanter certain morceau que chante Bonneheé, dans une situation émouvante, au moment où des bacchantes se livrent aux excès de la danse et du plaisir. Après la *Magicienne*, on donnera l'ouvrage nouvellement accepté de Charles Gounod, *Ivan le Terrible*. L'engagement de M. Bussine doit expirer dans quelques jours. A l'occasion, nous parlerons des débutants qui depuis un an ont fait leur apparition sur notre première scène lyrique.

* Au mois d'août 1857, il se publiait à Paris cinq cent dix journaux, dont quarante soumis au cautionnement et quatre cent soixante-dix non cautionnés.

* On annonce, à Angers, le mariage de M. Olivier Walsh-Serrant, chambellan de l'empereur, avec mademoiselle Desmasières, nièce de l'ancien sénateur de ce nom.

* M. Girault, docteur ès sciences mathématiques, est nommé professeur titulaire de la chaire de mathématiques pures et appliquées à la Faculté des sciences de Caen.

* M. Daveluy, docteur ès lettres, directeur de l'École française d'Athènes, est nommé inspecteur général de l'enseignement secondaire pour l'ordre des lettres, hors cadre.

* Suivant un usage antique et traditionnel, il paraît que les sentinelles de toutes armes qui se trouvent au palais au moment de la naissance d'un prince des Asturies reçoivent leur congé absolu. Grande était la joie des soldats qui étaient de garde au palais ce jour-là. Quelques-uns d'entre eux étaient des recrues comptant à peine six mois de service.

* La dame anglaise qui s'est rendue célèbre, lors du siège de Sébastopol, par le dévouement avec lequel elle soignait les blessés, miss Nigthingale, est toujours à Vienne. Elle assiste aux opérations qui se font aux cliniques, s'y tient à côté du professeur, et suit, avec la plus grande attention, la marche des opérations. Elle sait parfaitement l'allemand.

(Nouvelliste de Hambourg.)

* La reprise de *Chatterton* a obtenu au Théâtre-Français un succès immense. Depuis longtemps représentation aussi brillante n'avait eu lieu. On se croyait revenu aux beaux jours des passions littéraires. L'em-

pereur, l'impératrice et le prince Jérôme assistaient à cette belle soirée, qui laissera de profonds souvenirs.

* Au concert organisé par M. Chaudesaigues, le dimanche 29 novembre, à la Sorbonne, la quête s'est élevée au chiffre de six cent quatre-vingt et quelques francs, somme qui sera partagée entre l'œuvre dite de la Monnaie et les Petites Sœurs des Pauvres. Nous devons des remerciements aux artistes qui ont bien voulu concourir à cet acte de bienfaisance.

* La *Gazette de Madrid* du 29 novembre, qui paraît avec un gracieux encadrement en l'honneur de la naissance du prince royal, publie la communication ci-après :

« *Présidence du conseil des ministres.* — Le premier majordome de Sa Majesté mande au Très-Excellent président ce qui suit :

« Excellence, le Très-Excellent Juan Francisco Sanchez, premier médecin ordinaire de Sa Majesté, m'annonce ce qui suit :

« Excellence, la reine, notre souveraine, a donné le » jour à un robuste prince, et très-heureusement, à dix » heures un quart du soir.

« Un peu après midi, Sa Majesté a commencé à » sentir les douleurs avant-coureurs d'un accouchement » prochain. Le travail naturel a commencé à cinq heures » de l'après-midi, et depuis lors jusqu'à sa fin, il a » suivi une marche régulière.

« Sa Majesté et Son Altesse le prince nouveau-né sont » dans un état très-satisfaisant. J'éprouve le plus grand » plaisir à en faire part à Votre Excellence.

« Dieu garde Votre Excellence pendant longues années.

« Le 28 novembre, à onze heures du soir.

» Signé : le duc de BAILEN.

« Au T. E. président du conseil des ministres. »

* M. Didier, dont tout le monde connaît la belle et bonne bibliothèque académique, recueil excellent des ouvrages les plus importants de MM. Guizot, Villemain, Sainte-Beuve, Mignet, A. de Rémusat, de Sacy, Pierre Clément, etc., publie en ce moment la cinquième édition de l'*Histoire des Gaulois*, par M. Amédée Thierry; une nouvelle édition des *Portraits politiques* de M. Guizot, et trois drames historiques de M. Pierre Clément.

M. Didier publie aussi l'*Histoire d'Angleterre*, par M. Émile de Bonnechose. Les histoires d'Angleterre que nous connaissons sont pour la plupart ou traduites de l'anglais, ou faites d'après les historiens anglais, et par conséquent au point de vue anglais et pour les lecteurs anglais. L'histoire de M. Émile de Bonnechose est faite au point de vue français, et rectifie les faits dénaturés par la partialité anglaise.

Les deux premiers volumes seuls sont en vente. Le premier est l'exposé lucide de l'histoire de la formation successive de la nation anglaise par les invasions des Romains, des Saxons, des Danois et des Normands. Le

second commence à Édouard III et finit avec les Tudor. Ce volume, d'un puissant intérêt, raconte l'histoire du prince Noir, de Jeanne d'Arc, de Richard VI, d'Henri VIII, de Jeanne Grey, de Marie Stuart et d'Élisabeth, le plus grand roi d'Angleterre.

L'*Histoire d'Angleterre* aura quatre volumes. Les deux derniers paraîtront prochainement.

* * Par arrêté du ministre de l'instruction publique et des cultes, pourront être admis à l'avenir au concours général les élèves qui auront atteint, au 4^{er} janvier qui précède l'ouverture de l'année classique :

Dans la classe de quatrième, quatorze ans révolus ;

Dans la classe de troisième, quinze ans révolus ;

Dans la classe de seconde, seize ans révolus ;

Dans la classe de rhétorique, pour les nouveaux, dix-sept ans révolus ;

Dans la classe de rhétorique, pour les vétérans, dix-huit ans révolus ;

Dans la classe de logique, dix-neuf ans révolus ;

Dans la classe de mathématiques spéciales, vingt ans révolus.

* * Samedi soir, l'ambassadeur de Perse Ferrouck-Khan et toute sa suite se sont rendus au siège de la Société philanthropico-magnétique de Paris, rue Saint-Honoré, 267. On a fait devant eux de nombreuses expériences de somnambulisme, qui ont, dit-on, complètement réussi, et qui ont été expliquées à ces étrangers par M. le marquis Duplant, président de la société, et par M. Guillot, rédacteur de l'*Union magnétique*.

Comme on le pense bien, ces dignes Orientaux étaient admirablement disposés à croire et à admettre ces miracles magnétiques qui les transportaient, pour ainsi dire, au milieu des poétiques croyances de leurs pays, à travers ces traditions charmantes, à travers ces histoires d'esprits et de fées créés par la riche imagination des poètes orientaux. On comprendra donc avec quel vif intérêt et quelle avide curiosité ils ont suivi toutes les expériences et écouté toutes les explications.

* * M. Théodore Ballu, architecte de la nouvelle église Sainte-Clotilde, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur. Outre l'église Sainte-Clotilde, on doit à M. Ballu la restauration de la tour Saint-Jacques.

* * L'Académie des inscriptions et belles-lettres a procédé ces jours derniers au remplacement de M. Boissonade.

Il y avait 35 votants.

Au premier tour de scrutin, M. Alexandre, inspecteur général de l'Université, a été nommé par 21 voix. Son concurrent, M. Miller, a réuni 13 suffrages.

* * L'été dernier, M. Rouher, ministre des travaux publics et de l'agriculture, était aux eaux de Vichy. Il y rencontra un pâtre des environs de Clermont en Auvergne, ancien soldat de l'armée d'Afrique, et qui, son temps expiré, avait repris la houlette et son couteau.

— Pourquoi son couteau ? — C'est que ce pâtre, qui n'a jamais tenu un crayon de sa vie, sculpte des choses miraculeuses avec son couteau. Guidé par son goût inné, sans copier, seulement inspiré par l'admiration que lui font éprouver les chefs-d'œuvre de l'art gothique, M. Tixier, c'est le nom de ce pâtre, a sculpté en bois de noyer un autel de style gothique haut de six mètres, et d'une perfection de travail, d'un goût d'ornements, d'une pureté de style surprenants.

M. Rouher vit ce chef-d'œuvre à Vichy, et conseilla à cet artiste rustique de venir à Paris.

* * Nous trouvons une citation bien curieuse dans la biographie de Béranger ; c'est un couplet écrit par l'auteur de *René* en tête d'un exemplaire de ses *Études historiques*, adressé par lui à l'auteur de la *Bonne vieille* :

Ainsi que vous j'ai pleuré sur la France ;
Dites un jour aux fils des nouveaux preux
Que je parlai de gloire et d'espérance
A mon pays quand il fut malheureux.
Rappelez-leur que l'aquilon terrible
A ravagé nos dernières moissons ;
Faites revivre, au coin d'un feu paisible,
Mon souvenir dans vos nobles chansons.

* * Pendant la semaine dernière, les décès à Londres ont été de 4,373. La mortalité est due surtout à la maladie qui règne dans la capitale. En 1847, la grippe, à la même époque, contribua à rendre très-élevé le chiffre de la mortalité, qui alla jusqu'à 4,677 dans une semaine. Les naissances ont été de 803 garçons et 797 filles ; en tout, 4,600 enfants.

(Morning Chronicle.)

* * La princesse Caroline de Reuss-Ubersdorf vient de mourir à Dresde.

* * Une fête assez singulière a été célébrée, il y a quelques jours, à Dusseldorf. Dix vétérans prussiens, qui comptent ensemble 767 ans, ont fêté, le 28 novembre, l'anniversaire du passage de la Bérésina, auquel ils ont pris part.

* * Jasmin, le barde agenais, le troubadour du Midi, un grand poète pour tout dire, bien qu'il soit contesté par quelques petites feuilles, vient de marier son fils, et voici le cadeau de noces qu'il a déposé dans la corbeille de sa bru :

La coupe d'or qui lui a été donnée en 1844 par la ville d'Auch ; la coupe de la ville d'Aurillac (1854) ; l'écrioire avec la plume d'or des orphelines de Bordeaux (1857) ; le cachet d'or de la ville de Lavaur (1854) ; la cafetière de Saint-Vincent de Paul de Bergerac (1856) ; la croix d'argent des orphelines de Bergerac (1856) ; le crayon d'or avec brillant de la reine Marie-Amélie (1844) ; la bague du duc d'Orléans (1840) ; la plume d'or de madame la comtesse de Pontalba (1853) ; la bague de madame de Frène (1853) ; l'épingle en fleur de mai de

madame de Frêne (1854); l'*Imitation de Jésus-Christ* de monseigneur de Saint-Flour (1854); les *Beautés du Christianisme* de la conférence de Cahors (1854); le service damassé de la ville de Pau (1840); le chapelet de monseigneur Sibour (1853).

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-FRANÇAIS : le *Fruit défendu*, comédie en trois actes et en vers de M. Camille Doucet. — THÉÂTRE-ITALIEN : reprise de *Dom Pasquale*; débuts de madame de Wilhorst.

M. Octave Feuillet a écrit un proverbe qui porte ce joli titre du *Fruit défendu*; un proverbe coquet, musqué, d'un style un peu prétentieux, mais avec tant de grâce, qu'on ne songe pas plus à lui reprocher son afféterie qu'on ne la reproche aux bergères de Boucher ou aux marquises de Watteau, et puis l'idée du fruit défendu y est exprimée le plus simplement du monde. Une femme se donne pour mariée à un homme qui l'adore subitement, d'autant plus qu'il ne peut l'épouser; quant à lui, il se précautionne à tout hasard d'un titre de chevalier de Malte pour n'être pas en butte aux prétentions matrimoniales. Ainsi masqués, la marquise et le chevalier s'adorent, puis quand, sous l'empire de leurs illusions, ils s'avouent mutuellement la vérité, le prestige se détruit; ils se séparent enchantés d'en être quittes pour la peur du mariage. M. Camille Doucet n'a pas compris son sujet de la même manière, et tout en l'étendant davantage, et en ne le plaçant pas au pays de la fantaisie comme M. Octave Feuillet, il l'a peut-être fait moins complet, en ce sens qu'il ne nous montre qu'un seul de ses amoureux épris du *fruit défendu*. Un jeune homme, M. Léon Desrosiers, a été élevé avec trois de ses cousines, qui, quoique charmantes, ne lui ont inspiré aucune inclination; il a quitté la maison de son oncle, à Melun, pour venir à Paris faire son droit, ne laissant derrière lui que les plus paisibles regrets. Un jour il est convié à venir passer la journée à Melun, où il ne fait que d'assez rares visites; il y est reçu par sa cousine Claire, l'aînée, en toilette de mariée, qui lui annonce que l'on fait dans la famille deux noces le même jour : la sienne et celle de sa sœur Marguerite. Léon se trouble à ces révélations inattendues, et découvre à son angoisse qu'il aimait plus qu'il ne pensait ses jolies cousines. Deux amours aussi nouveaux, aussi successifs dans le même acte, dans la même scène, cela est assez forcé sans doute, mais M. Camille Doucet, par un joli dialogue, sauve ce que la situation offre d'inacceptable. Reste la troisième cousine, la gentille Jeanne, une enfant de seize ans encore plus charmante que ses sœurs; l'oncle Desrosiers imagine de déclarer

à son neveu qu'il ne doit pas s'aviser de songer à celle-là; car, ajoute-t-il, un obstacle infranchissable les sépare. Le moyen était excellent pour mettre le feu aux poudres; voilà M. Léon amoureux fou de sa cousine Jeanne, qui le laisse faire avec beaucoup de bonne grâce, car elle sait bien, elle, qu'il n'est pas du *fruit défendu*. Lorsque l'amoureux est suffisamment blessé de la flèche empenchée lancée par cet oncle infiniment malin, on lui avoue la vérité, et il épouse Jeanne. Voilà qui est très-bien, mais après? dirons-nous à M. Camille Doucet; on a bien le droit d'être inquiet de la conduite d'un homme qui aime trois femmes en trois actes, et ne les désire qu'autant qu'elles lui sont interdites. Que deviendra la pauvre Jeanne transformée en bonheur légitime? Si j'étais M. Desrosiers, je choisirais autrement mon gendre. Cette appréciation émise, constatons le succès de la comédie de M. Camille Doucet; si la donnée n'en est pas tout à fait acceptable, la mise en œuvre est excellente : de jolis vers, faciles toujours, parfois brillants, un dialogue bien coupé, des scènes bien conduites, telles sont ses incontestables qualités. L'exécution répond à toutes les exigences, elle est remarquablement bonne. M. Provost prête son naturel admirable, sa verve, sa bonhomie à l'oncle Desrosiers, dont il fait une excellente figure; M. Delaunay est chaleureux, gracieux, entraînant, au point de tout faire pardonner à cet inconstant Léon; MM. Bressant et Régnier prêtent leur talent distingué aux deux gendres, personnages du second plan; mesdemoiselles Delphine Fix, Édile Ricquer et Émilie Dubois représentent à merveille le trio des jolies cousines. Avec de tels éléments l'ensemble devait être parfait; il l'a été de l'avis de tout le monde.

Le Théâtre-Italien a fait débiter madame de Wilhorst dans ce charmant opéra de *Dom Pasquale*, où mademoiselle Grisi a laissé de si vifs souvenirs de grâce et de perfection. La distribution de la pièce est aujourd'hui bien différente de ce qu'elle était il y a quelques années; M. Mario seul a repris son rôle, et enchanté de nouveau ses auditeurs avec les doux accents de la sérénade et le délicieux final du troisième acte. Dans la nouvelle distribution, M. Zucchini remplace Lablache, M. Corsi remplace Tamburini; ils chantent tous deux leurs rôles avec talent, mais il est au-dessus de leurs forces de combattre le souvenir de leurs devanciers. Madame de Wilhorst, la débutante, est une mince et gracieuse personne, douée d'un organe harmonieux qu'elle dirige avec goût; elle manque de force et de sonorité, deux qualités presque indispensables à la scène; si cette absence n'est pas chez elle le résultat de l'émotion du début, nous la croyons plutôt destinée à recueillir des succès de concert et de salon qu'à obtenir les difficiles triomphes de la scène.

MAXIME TERMONT.

Paris. — Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.